

monotone. Il n'y a ni nobles, ni bourgeois, ni rentiers. Elles n'offrent que des ateliers propres aux denrées que le sol produit et aux différens travaux qu'elles exigent. On n'y voit que des commissionnaires, des aubergistes, et des aventuriers s'agitant pour trouver un poste qui les nourrisse, et acceptant le premier qui se présente. Chacun se hâte de s'enrichir pour s'éloigner d'un séjour où l'on vit sans distinctions, sans honneurs, sans plaisirs, et sans autre aiguillon que celui de l'intérêt. Personne ne s'arrête là avec le dessein d'y vivre et d'y mourir. Les regards sont attachés sur l'Europe; et la principale jouissance qu'y procure l'accroissement des richesses consiste dans l'espoir plus ou moins éloigné de les rapporter parmi les siens dans notre hémisphère.

XLVII.
Les liaisons
de la France
avec Saint-
Domingue
deviennent
dangereuses
pendant la
guerre. Pour
quoi?

Cette espérance est rarement trompée durant la paix. La guerre ouvre une autre scène. Aussitôt que le signal des hostilités a été donné, l'Anglais s'empare de tous les parages de la colonie. Il en gêne les exportations, il en gêne les importations. Ce qui veut entrer, ce qui veut sortir tombe dans ses mains; et le peu qui aurait échappé dans le nouvel hémisphère est intercepté sur les côtes de l'ancien, où il est également en force. Alors le négociant de la métropole interrompt ses expéditions; l'habitant de l'île néglige ses travaux. A des communications importantes et rapides succèdent une langueur et un désespoir qui durent aussi longtemps que les divisions des puissances belligérantes.

Il en aurait été autrement si les premiers Français qui parurent à Saint-Domingue avaient songé à établir des cultures. Ils auraient occupé, comme ils le pouvaient, la partie de l'île qui est située à l'est. Elle a des plaines vastes et fertiles. Le rivage en est sûr. On entre dans ses ports le jour qu'on les découvre. Dès le jour qu'on en sort on les perd de vue. La route est telle, que l'ennemi n'y peut préparer aucune embuscade. Les croisières n'y sont pas faciles. Ses parages sont à l'abord des Européens et les voyages fort abrégés. Mais comme le projet de ces aventuriers fut d'attaquer les navires espagnols et d'infester le golfe du Mexique de leurs brigandages, les possessions qu'ils occupèrent sur une côte tortueuse se trouvèrent enveloppées par Cuba, la Jamaïque, les Turques; par la Tortue, les Caïques, la Gonave, les îles Lucaïes; par une foule de bancs et de rochers qui rendent la marche des bâtimens lente et incertaine; par des mers resserrées qui donnent nécessairement un grand avantage à l'ennemi pour aborder, bloquer et croiser.

Le ministère de France pourra mettre fin à tant d'humiliations, à tant d'infortunes, en entretenant dans la colonie des forces navales suffisantes pour protéger le débarquement de ses flottes marchandes; en donnant à ces riches cargaisons une escorte qui les garantisse de toute attaque en pleine mer; en plaçant sur les côtes de la métropole de nombreuses escadres dont la fonction sera

d'assurer l'entrée des trésors du Nouveau-Monde. Mais nous ne connaissons aucun moyen propre à garantir un si bel établissement de l'invasion.

Les combinaisons actuelles de la politique n'ordonnent pas, ne permettent pas même que l'Espagne et la France se fassent la guerre. Si quelque événement imprévu mettait les deux nations aux prises, ce serait vraisemblablement un feu passager qui ne donnerait ni le loisir ni le projet de faire des conquêtes qu'il faudrait restituer. Les entreprises de part et d'autre se réduiront donc à des ravages. Dans ce genre de combat, les Castillans possesseurs des deux tiers de Saint-Domingue qu'ils laissent en friche auraient un avantage décidé sur des voisins dont les cultures ont fait de si grands progrès. L'intérêt de la cour de Versailles serait d'obtenir une neutralité exacte pour cette île ; et elle ne devrait pas lui être refusée. Le cabinet de Madrid ne peut avoir oublié que, dans les conférences qui s'ouvrirent en 1775 pour régler les limites jusqu'alors incertaines de cette importante possession, son impérieux plénipotentiaire dicta tous les articles du traité, et que le roi des Français eut la générosité de ratifier tout ce que son trop facile agent avait signé. Mais l'irruption qu'on a cherché à écarter eût-elle lieu, ce serait toujours peu de chose en comparaison de celles qui peuvent venir de plus loin.

XLVIII.
Moyens qu'a
la partie fran- La colonie française de Saint-Domingue forme une espèce de croissant dont la convexité produit

outre des montagnes un très-long développement de côte, au nord, à l'ouest, au sud de l'île. Les établissements de l'ouest et du sud sont séparés de ceux du nord par le territoire espagnol ; et l'impossibilité où ils sont de se secourir les expose séparément à l'invasion. Les magnifiques chemins qui, à travers des difficultés qu'on croyait insurmontables, ont été ouverts du Cap au Port-au-Prince, et du Port-au-Prince à Jacmel, facilitent, très-utilement sans doute, les communications des trois parties de l'île, mais ne leur donnent guère plus de facilité qu'elles n'en avaient pour se secourir. Si l'Anglais, seul ou avec ses alliés, veut entamer cette grande possession par l'ouest ou par le sud, il rassemblera ses forces à la Jamaïque. Si c'est par le nord, il fera ses préparatifs aux îles du Vent, et plus probablement à Antigoa, le dépôt de ses munitions navales.

L'ouest et le sud ne sauraient être défendus. L'immensité de terrain empêche de mettre de la liaison et du concert dans les mouvemens. Si on disperse les troupes, elles deviennent inutiles par la division des forces. Si on les rassemble pour soutenir des postes que leur faiblesse locale expose le plus à l'attaque, on risque de les perdre toutes à la fois. De gros bataillons ne seraient qu'un fardeau pour de vastes côtes qui présentent trop de flanc ou trop de front à l'ennemi. On doit se borner à construire, à entretenir des batteries qui protègent les rades, les navires marchands et

çaise de S.t-Domingue pour se garantir d'une invasion étrangère.